

## La tradition textuelle du volgarizzamento de Gyron le Courtois (ms Magliabechi)

### La fortune extraordinaire de Guiron en Italie

*Guiron le Courtois* est un roman arthurien en prose, ou plutôt une constellation de textes réunis ensemble, écrit autour des années 1230, après les sommes du *Tristan* et du *Lancelot*. L'implantation de ce récit de chevalerie en Italie est ancienne et durable. Vraisemblablement, la première mention documentaire de ce texte se trouve dans une lettre de l'empereur Frédéric II, roi de Sicile, datée de 1240<sup>1</sup>. Entre 1272 et 1298, Rusticien de Pise écrit une *Compilation* arthurienne pour laquelle il s'inspire et intègre des morceaux du *Tristan* et du *Lancelot* en prose et du *Guiron*<sup>2</sup>. C'est toujours à Pise, dans le dialecte de la ville, qu'est élaborée une traduction italienne, antérieure à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, d'une partie de notre roman<sup>3</sup>. A la même époque, des épisodes du *Guiron* sont traduits dans l'un des premiers recueils des *novelle* italiennes, le *Novellino*<sup>4</sup>. Avant 1350, les *Cantari de Febus-el-forte*, un poème chevaleresque en octaves, racontent à nouveau les aventures de Brehus sans Pitié dans la Caverne des Bruns<sup>5</sup> (déjà racontées par la traduction pisane) et la *Tavola Ritonda* toscane contient un autre épisode du *Guiron*<sup>6</sup>.

La fortune de *Guiron le Courtois* dans l'Italie du *Cinquecento* est également très considérable. Boiardo et l'Arioste intègrent les aventures du roman<sup>7</sup>, Alamanni écrit une adaptation en octaves de la deuxième partie, le *Gyrone il Cortese*. Dans les années 1550, l'imprimeur vénitien Torresani d'Asola publie une traduction de la première partie<sup>8</sup>. A la même époque, deux traductions manuscrites témoignent d'une circulation vivante<sup>9</sup>. Pour le XVI<sup>e</sup> siècle, il serait difficile de trouver un roman arthurien qui ait connu autant de destins différents en Italie.

<sup>1</sup> Huillard-Bréholles (1852-1861, t. V/2, 721-722).

<sup>2</sup> Rusticien de Pise (2001).

<sup>3</sup> Limentani éd. (1962).

<sup>4</sup> Conte éd. (2001), Del Corno Branca (1996).

<sup>5</sup> Limentani éd. (1962).

<sup>6</sup> Heijkant éd. (1998).

<sup>7</sup> Rajna, (1990, 60).

<sup>8</sup> *Gli egregi fatti del gran re Meliadus* (1558-1560).

<sup>9</sup> Tassi éd. (1855) et le ms Magliabechi dont il est question dans cette étude.

## Le volgarizzamento du manuscrit Magliabechi

Parmi les traductions du *Guiron*, celle que contient le manuscrit Magliabechi nous semble particulièrement intéressante. Tout d'abord elle mérite notre intérêt parce qu'elle n'a pas, jusqu'aujourd'hui, fait l'objet de véritables recherches. En outre, à la différence de ce qu'on lit dans les études lui ayant consacré des observations, notre *volgarizzamento* ne conserve pas une traduction fidèle de l'imprimé de Vêrard<sup>10</sup>.

Le manuscrit qui le contient, bien que non analysé en lui-même, est passé entre les mains d'un certain nombre de chercheurs dont Pio Rajna, Alberto Limentani, Elio Melli, Roger Lathuillère<sup>11</sup>. Rajna indiquait le premier que le texte du Magliabechi dépendait de l'imprimé parisien. Le pionnier des études romanes n'avait pas fondé sa démonstration sur une comparaison directe entre le texte italien et français, mais en se basant sur les variantes signalées par Löseth, dans son étude sur le *Tristan en prose*<sup>12</sup>. Or, l'opinion de Rajna, sur laquelle s'appuie aussi Limentani, mérite une vérification approfondie.

Le *volgarizzamento* est conservé à la Bibliothèque Nationale de Florence, ms II, i, 17 (ant. Magliabechi, Cl. VI, no. 11<sup>13</sup>). Intitulé *Storia del re Artus*, il contient l'histoire du *Guiron le Courtois* d'après l'intrigue très particulière que l'on retrouve uniquement dans les imprimés parisiens, à partir du premier de ceux-ci, celui d'Antoine Vêrard (c. 1501). Le récit est incomplet, car le manuscrit est mutilé de la fin, s'interrompant au milieu d'un épisode<sup>14</sup>.

Le manuscrit, en papier, se compose de 229 feuillets numérotés en chiffres romains (de temps en temps en chiffres arabes) dans le coin supérieur droit du recto. Il est relié en cuir. Sur le dos il y a écrit « *Storia del re Artus* ». Son format est d'environ 345-240 mm. Le texte est écrit sur deux colonnes de 32 lignes, avec un cadre de justification d'environ 277x85 mm. La main est la même pour tout le manuscrit. Nous ne trouvons pas de miniatures, mais plusieurs rubriques à l'encre rouge ou bleue, parfois décolorée. Ces rubriques vont, très précisément, du folio clxxxi au folio ccxxi. Avant et après ces feuillets on n'en trouve pas, le copiste n'ayant pas terminé son travail<sup>15</sup>. La

<sup>10</sup> Au XVI<sup>e</sup> siècle, le roman *Guiron le courtois* a été divisé en deux parties par les imprimeurs français. La première, qui va jusqu'à l'apparition de *Guiron*, a été intitulée *Meliadus*, la seconde *Gyron le Courtois*. La trame du *volgarizzamento* Magliabechi suit, voir *infra*, la trame du *Gyron le Courtois*. Antoine Vêrard est le premier imprimeur de ce texte (voir le fac-similé de C. Pickford éd., 1977). Deux éditions de *Gyron* s'ensuivent, toujours à Paris : sans date [mais c. 1516] par Jean Petit et Michel Lenoir et, en 1519, par Michel Lenoir.

<sup>11</sup> Rajna (1900, 62 n. 2) ; Limentani éd. (1962, cxiv, n. 19bis : où il affirme que Rajna « a démontré » la filiation) ; Melli (1960, 129-168) et Lathuillère (1966, 166).

<sup>12</sup> Cette étude se prolongeait jusqu'au *Guiron le Courtois*, voir Löseth (1890).

<sup>13</sup> Fanfani (1852, 145-148) ; Mazzatinti (1898, 16) et Lathuillère (1966, 165-166).

<sup>14</sup> C'est le combat du bon chevalier contre les hommes de Nabon et de Nathan, § 123 de Lathuillère (1966).

<sup>15</sup> Souvent, dans les débuts de chapitres des parties non rubriquées, les lettres d'attente se présentent sous une forme curieuse : de petits bouts de papier collés à la page. Plusieurs de celles-ci sont actuellement en train de se détacher.

graphie, particulièrement régulière et lisible, est une écriture humanistique cursive. Le texte est précédé de cinq pages de garde, paginées par une main moderne avec les lettres a-d (sauf la première, non paginée). A la fin du texte se trouve aussi une page de garde.

La datation du manuscrit est importante pour la suite de notre propos. Quelques bibliothécaires ont daté le manuscrit de la fin du XVe siècle<sup>16</sup>. Si cette datation était exacte il y aurait de quoi s'étonner, puisque le texte italien ne pourrait pas être la traduction de l'imprimé parisien et, par conséquent, les deux dériveraient d'une même source aujourd'hui perdue. Or, il n'en est rien. Le manuscrit italien ne peut être antérieur aux années vingt du XVIe siècle. Nous y trouvons plusieurs filigranes qui correspondent à des formes utilisées chez les imprimeurs au début du XVIe siècle<sup>17</sup>. L'un des filigranes représentant un marteau et une enclume (f. 10, 13, 14, etc.) correspond de manière exacte à un filigrane répertorié à Florence entre 1519 et 1529 (Briquet, numéro 5963).

### Le volgarizzamento et la tradition textuelle

Concentrons-nous maintenant sur les rapports entre le *volgarizzamento* et d'un côté sa source présumée, l'imprimé de Vérard, et de l'autre la tradition manuscrite. Si l'on anticipe les résultats, la comparaison révèle que le texte italien, contrairement à ce qui a été établi par Rajna et, à sa suite, par Limentani, n'est pas explicable en recourant exclusivement à Vérard.

La relation entre le manuscrit italien et l'imprimé français est confirmée par des éléments de nature structurelle aussi bien que textuelle. La trame de l'imprimé de Vérard constitue une intrigue originale qui fonde ensemble des morceaux de la *Compilation* de Rusticien et du *Guiron* proprement dit<sup>18</sup>. Cette intrigue particulière, que nous ne connaissons aujourd'hui par aucun autre manuscrit, se rencontre aussi dans la traduction toscane. Le découpage des chapitres dans le *volgarizzamento* suit précisément, avec de rares exceptions, celui de l'imprimé. Enfin un certain nombre de variantes textuelles propres à Vérard, que nous n'avons pas le temps d'analyser ici, se retrouvent dans le texte italien.

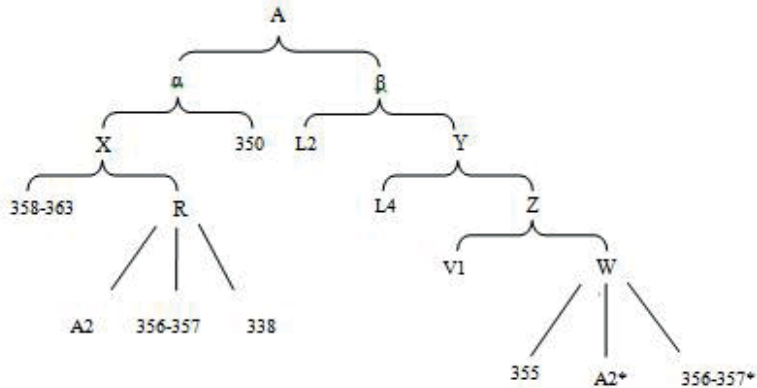
Nous allons analyser les rapports entre le Magliabechi et la tradition manuscrite en considérant l'épisode de la damoiselle déloyale et de la descente de Brehus dans la

<sup>16</sup> C'est G. Mazzatinti (1898, 16), ainsi que le bibliothécaire qui a écrit sur les pages de garde «Saec XV exeuntis».

<sup>17</sup> Par exemple une ancre qui ressemble au numéro de Briquet 495, daté entre 1539 et 1546, au f. 7 ; deux flèches croisées, surmontées d'une étoile à six pointes, f. 81, très semblables au numéro 6292, daté entre 1509 et 1510.

<sup>18</sup> Pour un résumé schématique de cette question, nous nous permettons de renvoyer à Montorsi (2009, 203-205).

caverne des Bruns<sup>19</sup>. Pour ce morceau nous disposons de l'édition critique de Limentani qui a pu établir un stemma. Nous adoptons son stemma tout en le corrigeant d'une erreur manifeste<sup>20</sup> et en excluant de l'analyse le manuscrit de Florence, fortement abrégé. Les manuscrits sont renommés selon le système de sigles élaboré par Nicola Morato<sup>21</sup>.



Le stemma de Limentani, confirmé dans ses grandes lignes par Claudio Lagomarsini<sup>22</sup>, nous a servi de base pour la recherche. Des collations effectuées par sondages

<sup>19</sup> Magl. f. 146 rb- f. 170rb, ce qui correspond à Vérard, f. ccxvii v- ccxlix r. Ce sont les épisodes § 108-113 de l'analyse de Lathuillère (1966).

<sup>20</sup> L'erreur a été signalée par N. Morato (2010, 25-27). Limentani n'a pas vu que le ms Arsenal 3477-3478 (A2) et le ms Bibl. Nat. 356-357 sont des copies jumelles. Chaque ms contient deux versions du roman, l'une à la suite de l'autre. Ces deux versions consécutives contiennent deux séries d'épisodes identiques (Lath. 1966 § 103 n. 1-132 n. 2). Ces deux morceaux textuels répétés appartiennent à deux branches différentes de la tradition (l'un du côté d'alpha, l'autre du côté de bêta). Malheureusement, pour la partie étudiée Lath. § 108-113, Limentani n'a vu, à chaque fois, que l'un des deux morceaux. Comble de malchance, le chercheur a analysé l'épisode dans la première partie du ms 356-357 et dans la deuxième d' Arsenal 3477-3478 (A2). Le résultat de ce concours de circonstances est que dans le stemma il y a deux mss seulement (au lieu de quatre versions) et que ces mss se trouvent en deux familles opposées, alors qu'ils sont en réalité apparentés. Le stemma est corrigé en redoublant les manuscrits en question. En intégrant les propositions de Morato, voir note suivante, A2 devient la première version du ms 3477-3478 de l' Arsenal et A2\* la deuxième version du même manuscrit. De même, nous différencions 356-357, première version, et 357\*, deuxième version. Pour une étude approfondie de la tradition textuelle de ce passage, voir Claudio Lagomarsini dans ces mêmes Actes.

<sup>21</sup> Morato (2010). Il faut faire spécialement attention aux manuscrits londoniens : Limentani les nomme L1 et L2, alors que pour nous ce sont, respectivement, L2 et L4. Au sujet de la tradition textuelle du *Guiron le Courtois* et de l'édition critique conçue et élaborée par le « Groupe Guiron », voir L. Leonardi (2011).

<sup>22</sup> Voir l'étude de Claudio Lagomarsini dans ces Actes. Le chercheur a intégré dans son analyse les trois mss qui n'étaient pas connus de Limentani : Marseille, Bibliothèque Municipale, n. 1106 et Privas, Archives départementales de l'Ardèche, n. 1, F. 7. Voir Lathuillère, (1966, 52-53 et 79-80) ainsi que le manuscrit de Cologne-Genève, Fond. M. Bodmer, 96. Par ailleurs,

nous ont permis d'identifier un certain nombre de variantes qui révèlent la parenté entre, d'un côté, le texte italien et, de l'autre côté, la tradition française.

La première variante que nous trouvons se situe au moment de la rencontre entre deux personnes faites pour ne pas s'entendre. D'un côté, Brehus sans Pitié, chevalier félon qui consacre sa vie à haïr les femmes et, de l'autre, une déloyale damoiselle qui a promis que « ne fera ele ja mais a chevalier errant fors tout le pis qu'ele pourra<sup>23</sup> ». Après avoir été délivrée d'un chevalier qui n'en faisait qu'une juste vengeance, la dame voit arriver Brehus. Tout de suite elle craint qu'il ne lui fasse du mal et veut se cacher. Il est trop tard. Le chevalier l'a vue et l'appelle. Le danger est grand, mais la dame n'est pas près de se décourager: la ruse, dit-on, est femme. Elle fait semblant de pleurer et invente de toutes pièces une histoire dramatique pour apitoyer Brehus. Fasciné, ému, Brehus sans Pitié tombe amoureux. Mais par malheur il s'est entiché de quelqu'un qui est plus déloyal que lui. Lui qui naguère maudissait l'amour, ne peut aller désormais nulle part sans avoir à ses côtés la belle dame qui un jour le trahira, vengeant ainsi la gent féminine:

[...] Brehus se delitoit si fierement de la damoisele que il ne chevauchoit plus en nul lieu que elle n'allast tous[v]jours avecques luy car trop fierement se delitoit à la veoir. (Vérard, f. ccxxxii rb).

La leçon de l'imprimé se retrouve dans 355, A2\* et 356-357\*, c'est-à-dire la famille W de la branche bêta:

Brehus se delitoit si fierement de la damoisele que il ne chevauchoit mais en lieu que elle n'alea toutevoies avecques lui. (355, f. 312 vc).

Breus se delitoit si fierement de la damoisele que il ne chevauchoit mais en1 lieu que elle n'alast toutevoies avecques lui. (A2\*, p. 588b).

Brehus se delitoit si fierement de la damoisele que il ne chevauchoit mais en lieu que elle n'alast toutesvoies avecques lui. (356-357\*, f. 270 va).

En revanche, les étages supérieurs de la branche bêta<sup>25</sup> ont une autre leçon, où le sujet de l'action est Brehus:

comme Lagomarsini le souligne, les textes A2 et 356-357, d'un côté et A2\* et 356-357\*, de l'autre, dérivent de deux subarchétypes (non représentés dans notre stemma).

<sup>23</sup> L'épisode se lit dans Trachsler éd. (2004, 157-183).

<sup>24</sup> Entre «mais» et «en» se trouve «delitoit» exponctué.

<sup>25</sup> Le ms V1 n'a pas cette variante car ici il abrège (f. 36 va).

Et Brehus se delictoit si fierement en le damoysele qu'il ne chevauchoit onques fors q'il ne la menast toutes voies avec lui. (L2, f. 31 rb).

Et Breus se delitoit si fierement en la damoisele q'il ne chevauchoit onques fors q'il ne la menast toutes voies avec lui. (L4, f. 39 rb)

Cette dernière variante nous la retrouvons dans la branche alpha, dans le ms 350, aussi bien que dans la famille X (sauf 358-363<sup>26</sup>): A2, 338 et 356-357:

Brehus se delitoit si fierement en la damoisele qu'il ne chevauchoit onques fors toutes voies qu'il ne la menast avec lui. (350, f. 285 vb, Limentani, p. 32)

Brehus qui se delitoit si fierement en la damoisele qu'il ne chevauchoit oncques fors qu'il [b] ne la menast avec li. (356-357, 357 f. 124v a-b)

Et Brehus qui se delitoit si fierement en la damoisele qu'il ne chevauchoit oncques fois qu'il ne la menast avec lui. (338, f. 370ra).

Et Brehus qui se delitoit si fierement en la damoisele qu'il ne chevauchoit oncques fois qu'il ne la menast avecques li. (A2, p. 244b)

Or, la leçon de Magliabechi est loin de celle de Vêrard et de la famille W (« que elle n'allast ») et se rapproche plutôt de la dernière variante analysée, car le sujet de l'action ici n'est pas la dame, mais le chevalier même (« qu'il ne la menast »):

[...] e Brehus none andava mai in loco alcuno che non la menasse con seco tanto si diletava di vederla. (151 vb).

Si l'on continue l'analyse, on trouve d'autres variantes qui ne sont pas dans les imprimés<sup>27</sup>. Quelques lignes plus loin, ce couple si mal assorti, le chevalier qui haïssait les dames et la dame qui haïssait les chevaliers, éclate finalement. La dame déloyale trouve un moyen pour se libérer de Brehus, dont la présence lui est insupportable. Elle décide de le tuer et le précipite traîtreusement dans une cave. Mais, contre toute attente, le chevalier survit à la chute. Il regarde autour de lui et, à sa grande surprise, découvre qu'une aventure lui a été destinée. Il a atterri dans un mausolée où il va trouver des tombeaux, des oiseaux mécaniques, des chevaliers anciens et de vieux ermites. Abandonné par la dame déloyale, Brehus commence l'exploration des profondeurs. Immédiatement, il trouve une belle chambre où se trouve un lit: « au meilleur du lit gesoit un chevalier mort ». S'ensuit une description du corps et des vêtements du chevalier:

<sup>26</sup> Ce ms présente une leçon singulière: «Quant ilz eurent tant demouré ensemble comme je vous conte, *ainsi que Brehus se menoit tousjours avec lui*, aaventure les aporta», cf. 358-363, 361, f cccxxii vb.

<sup>27</sup> Les deux autres imprimés du XVI<sup>e</sup> siècle, qu'il faut mentionner par souci de complétude, suivent fidèlement Vêrard. Pour la variante qu'on vient d'analyser plus haut («qu'elle n'allast tousjours avecques lui»), voir *Gyron* [c. 1516], f. cxxxi ra et *Gyron*, 1519, f. cxx va.

Et estoit chaussé d'unes riches chausses faictes a or et vestu d'une robe de samit, gonnelle et mantel. (Vérard, f. ccxxxiiii ra)<sup>28</sup>.

Une leçon proche se retrouve dans le ms 355 de la branche bêta, le manuscrit le plus proche de l'imprimé, ainsi que dans A2\* et 356-357\* de la même famille W:

Et il estoit encore chauciez de riches estivaus a or et vestus de une robe de samit, gonnele et [314r] mantel. (355, f. 313 vc-314 ra).

Et il estoit encore chauciés de riches estivaux a or et vestus de une robe de samit, gonnelle et mantel. (A2\*, p. 591b).

Et il estoit encore chauciez de riches estivaux a or et vestus d'une robe de samit, gonnelle et mantel. (356-357\*, f. 271 vb)

La leçon de Magliabechi (qui omet « gonnelle et mantel ») présente une information supplémentaire, la couleur du samit:

e aveva in gamba un paio di bellissime calze tutte lavorate doro ed era vestito d'una robba di sciamito vermiglio. (153 va).

Cette variante ne saurait représenter une innovation du traducteur italien puisqu'elle se retrouve dans les manuscrits de la branche alpha (A2, 338, 356-357, 358-363), le ms. 350 exclu<sup>29</sup>:

Et estoit encores chaussiez [b] d'uns solers dorez et avoit vestu d'une robe et samit vermeil et ung mantel. (358-363, 362, f. i va-b)

Et estoit encore chauciés d'uns sollers dorés et avoit vestu une robe de samyt vermeil, robe et mantel. (338, f. 371 va).

Et estoit encor caussiez d'uns sollers dorez et avoit vestus une robe de samyt vremeil et mantel<sup>2</sup>. (A2, p. 247a)

Et estoit encores chaussiés d'uns sollers dorés et avoit vestu une robe de samyt vermeil, robe et mantel. (356-357, 357, f. 126 ra).

Elle se trouve aussi aux étages supérieurs de la branche bêta:

Et il estoit encore chauchiés d'un soliers d'or et estoit vestuz d'une robe de samit vermoil, coute et mantel. (L2, f. 32 va).

Et il estoit encore tous chauciés d'un soliers dorez et estoit vestuz d'une robe de samit vermoil, cote et mantel. (L4, f. 41 ra).

<sup>28</sup> Identique aux deux autres imprimés: voir *Gyron* [c. 1516], f. cxxxii v a, 1519 cxxi v b.

<sup>29</sup> Voir Limentani éd. (1962, 40).

<sup>30</sup> Au départ, il y avait écrit «robe de samyt vermeil, robe et mantel». On a gratté le deuxième «robe».

Il estoit encoure cauchiés d'un solies  
[sic] dorés et estoit vestu d'une robe de  
samit vermoil et cote et mantel. (V1, f.  
38 vb).

Suivons encore Brehus dans son périple souterrain. Après avoir admiré le chevalier mort, Brehus pénètre dans une autre chambre. Ici aussi il trouve un lit au milieu de la pièce. Mais ce n'est pas un lit comme les autres. A chacun des quatre coins se trouve une étrange machinerie, un arbre sur les branches duquel des oiseaux mécaniques chantent lorsqu'on les touche:

A chascun arbre avoit moult de branches; sur chascune branche avoit deux oyseaux ou trois, les ungs de cuyvre et les autres d'argent. (Vérard, f. ccxxxv ra)<sup>31</sup>.

La leçon de l'imprimé est, encore une fois, identique à celle de la famille W:

Sur chascune branche avoit .ii. oisiaus  
ou .iii., les uns de cuivre et les autres de  
argent<sup>3</sup>. (355, f. 314 va).

Sur chascune branche avoit deux  
oiseaux ou trois, les uns de cuivre et les  
autres d'argent. (A2\*, p. 593a).

Sur chascune branche avoit .ii. oisiaus  
ou trois, les uns de cuivre et les autres  
d'argent. (356-357\*, f. 272 va).

Et, cette fois-ci, c'est aussi la leçon des étages supérieurs de la branche bêta:

Sor cescune branche avoit deux oisiaus  
ou trois, de cuivre li uns et li autres  
d'argiant. (L2, f. 33 rb)

Sor chascune branche avoit deus  
oisellez ou trois, de coivre les uns et les  
autres d'argent. (L4, f. 41 vb)

Sor chascune branche avoit deux  
oisiaus ou trois, de cuivre les uns et les  
autres d'argent. (V1, f. 39 va)

Or, le manuscrit Magliabechi présente un texte avec une variante intéressante:

[...] che ciascuno [albero] aveva di molti rami; e in su ciascuno de rami v'era dua ucellini, l'uno d'oro e l'altro d'argento (f. 154 va).

On observe deux différences: le nombre d'oiseaux (deux dans la traduction, deux ou trois dans les manuscrits français et dans l'imprimé) et la matière dont ils sont composés (« d'oro e d'argento » au lieu de « cuivre et argent »). Si l'on regarde les manuscrits, l'on voit que cette deuxième variante correspond à une leçon répandue dans la branche alpha. Elle se trouve dans le ms 350, celui édité par Limentani:

<sup>31</sup> La même variante dans *Gyron* [c. 1516], f. cxxxiii rb et *Gyron* 1519, f. cxxi vb.

<sup>32</sup> La variante n'a pas été enregistrée dans Limentani éd. (1962, 46).



A cascun arbre avoit moult branches; sor cascune brance avoit deux oiselés ou trois d'or et les autres d'argent. (350, f. 287 ra; Limentani éd. 1962, 46).

Elle se retrouve dans les autres manuscrits de la branche: 358-363 (spécialement proche de la traduction italienne car la phrase est au singulier), ainsi que la famille R, c'est-à-dire A2, 356-357 et 338:

Sur chascune branche avoit deux oiselés  
ou trois, l'ung d'or et l'autre d'argent.  
(358-363, 362 f. iii rb).

A chacune bra[p. 249]nche avoit deux  
oisellez ou .iii., li uns d'or et les autres  
d'argent. (A2, p. 248-249).

Et a chascune branche avoit .ii. oiselés  
ou .iii., li uns d'or et les autres d'argent.  
(338, f. 372 rb)

Et a chascune branche avoit ii. oisellés  
ou .iii., li uns d'or et les autres d'argent  
(356-357, 357, f. 126 vb).

Ce cas de figure, où la traduction italienne s'éloigne de l'imprimé ainsi que de la famille bêta (dans laquelle l'imprimé s'inscrit), pour s'approcher de la branche alpha, et peut-être plus particulièrement de la famille X, se répète plus loin. Continuant l'exploration de l'ancre, après tant de tombeaux, Brehus rencontre enfin un homme vivant. Ensemble ils commencent un dialogue, qui va bientôt devenir le récit de l'histoire de Febus et de la damoiselle, le chevalier et la dame qui sont enterrés dans cette caverne<sup>33</sup>.

Le chevalier Febus, raconte l'ermite, passe de Gaule en Grande Bretagne où il défait trois rois païens qui marchent contre lui. Après ces exploits, il tombe amoureux de la fille du roi de Northumberland. Malgré des engagements solennels, elle ne veut pas donner son amour à celui qui est le meurtrier de ses deux oncles. Elle soumet alors le chevalier à des épreuves d'où, croit-elle, il ne pourra pas sortir vivant. Mais Febus étant le meilleur chevalier du monde, il arrive à accomplir le premier souhait de la damoiselle, qui est de battre le roi d'Orcanie. Pendant que ce dernier est en train de rentrer dans son palais à la fin d'une cérémonie religieuse, Febus se rue sur lui en le prenant par les bras. Il lui crie: « Sache que si tu étais armé, je te tuerai ».

Mais, pour ce que je t'ai trouvé desarmé, et honte me seroit trop grande d'occire homme desarmé, ne te occiray je pas si tost. (Vérard, ccxlvii ra)<sup>34</sup>.

Cette leçon, nous la retrouvons dans la famille W de la branche bêta: dans A2\*, 357\* et dans 355, déjà signalé comme le manuscrit le plus proche de Vérard):

Mais, pource que je t'ai trové desarmé  
et honte me seroit trop grant d'occirre  
homme desarmé, ne t'occirai je pas si  
tost. (355, f. 322 va).

Mais, pource que je t'ay treuvé desarmé  
et honte me seroit trop grant d'occire  
homme desarmé, ne t'occiray je pas si  
tost. (A2\*, p. 616a).

<sup>33</sup> L'histoire de Febus se lit dans Trachsler éd. (2004, 87-149).

<sup>34</sup> *Gyron* [c. 1516], f. clxiii rb et *Gyron*, 1519, f. cxxxii vb, suivent Vérard.

Mais, pource que je t'ai trové desarmés  
et honte me seroit trop grant d'occire  
home desarmé, ne t'occirai je pas si  
tost. (356-357\*, f. 282 rb).

Elle se retrouve aussi dans les étages supérieurs de la famille bêta:

Mes, por ce que je t'ai trouvé desarmé,  
honte me seroit trop grant d'occire  
home desarmé, ne t'occirai je pas si  
tost. (L2, f. 44 ra)

Mes, por ce que je t'ai trouvé desarmé  
et honte me seroit trop grant d'occire  
home desarmé, ne t'ocirai je pas si tost.  
(V1, f. 54 vb)

Mes, por ce que ge t'ai trouvé desarmé  
et honte me seroit trop grant d'ocire  
home desarmé, ne t'ocirai ge pas [54r] si  
tost. (L4, f. 53 vb)

Cette variante se retrouve encore dans le ms 350, qui représente à lui seul l'une des familles de l'autre branche:

Mais, pour ce que j'ai trové toi desarmé [et] honte me seroit trop [grant] et vergoigne  
d'ocirre home desarmé, ne t'ochirrai pas si tost. (350, f. 294 rv, Limentani p. 124).

En revanche, le texte italien présente une variante intéressante. Ici, la « honte de tuer » ne s'applique à pas à « un homme désarmé », comme dans l'imprimé, dans la branche bêta et dans 350, mais au roi d'Orcanie auquel Febus s'adresse directement:

Ma, per avverti trovato disarmato, mi saria vergognia il darti morte e però io ti lasso  
(Magliabechi, f. 167 vb).

La variante du Magliabechi coïncide avec celle des manuscrits de la famille X:

Mes, pour ce que je t'ay trouvé  
desarmé, honte me seroit et vergoingne  
de toy occirre. Pour ce ne t'occieray je  
pas si tost. (356-357, 357, f. 137 rb.)

Mais, pour ce que je t'ai trouvé  
desarmé, hontes me seroit et vergoigne  
de toi ocirre. Pour ce ne t'occirai je pas  
si tost. (338, f. 383 rb)

Mais pour ce que je t'ay trouvé  
desarmé, honte me seroit de toy occire.  
Pour ce ne t'occiray je pas orendroit.  
(358-363, 362, f. xxiii va)

Mais, pour ce que t'ay trouvé desarmez,  
honte me seroit et vergoingne de toy  
occire. Pour ce ne t'occieray je pas si  
tost. (A2, p. 269b).

Ce choix de leçons suffit, nous semble-t-il, à démontrer que la traduction contenue dans le manuscrit Magliabechi n'est pas une transcription fidèle de l'imprimé parisien. Certes de nombreuses leçons propres à Vêrard se retrouvent dans le texte italien qui suit par ailleurs fidèlement la macrostructure de l'imprimé; mais les variantes que nous avons analysées éloignent le Magliabechi de Vêrard et révèlent une autre filiation textuelle.

## Conclusions

En conclusion on peut estimer que le ms Magliabechi associe des innovations caractéristiques de Vérard avec des variantes et innovations caractéristiques de la branche alpha (et peut-être plus précisément de la famille X).

L'hypothèse la plus économique est d'imaginer que le *volgarizzamento* est le résultat d'une contamination: c'est-à-dire que, à côté de Vérard, un ou d'autres modèles ont été employés. Certaines variantes pointent, on l'a vu, vers un manuscrit de la famille X. A cet égard, il faut remarquer que des morceaux de la galaxie guironienne circulaient en Toscane déjà à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, période de la traduction pisane déjà citée, sans oublier le *cantare de Febus el Forte*, composé au XIV<sup>e</sup> siècle dans la région de Sienne.

A vrai dire, la culture chevaleresque toscane du XVI<sup>e</sup> siècle est surtout connue pour ses lectures carolingiennes, tels les romans composés par Andrea da Barberino<sup>35</sup>. Néanmoins, elle n'avait ni perdu la mémoire ni abandonné la lecture des récits de la Table Ronde. L'une des preuves incarnées en est, d'ailleurs, ce Giovanni Mazzuoli, lecteur acharné de récits chevaleresques et collectionneur de manuscrits qui, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, choisissait pour soi, entre d'innombrables surnoms, celui de roi Uterpendragone<sup>36</sup>.

Université de Lille III

Francesco MONTORSI

## Références bibliographiques

### *Manuscripts*

Manuscrit du *volgarizzamento*: Florence, Biblioteca Nazionale, ms II, i, 17 (ant. Magliabechi, Cl. VI, no. 11).

Manuscrits français : Paris, BNF, ms fr. 338 ; Paris, BNF, ms fr. 350 ; Paris, BNF, ms fr. 355 ; Paris, BNF, ms fr. 356-357 ; Paris, BNF, ms fr. 358-363 ; Paris, Arsenal, 3477-3478 (=A2) ; London, British Library, Add. 23930 (=L2) ; London, British Library, Add. 36880 (=L4) ; Venezia, Biblioteca Nazionale Marciana, fr. IX (=V1) ; Venezia, Biblioteca Nazionale Marciana, fr. XV (=V2).

### *Sources Imprimees*

Cigni, Fabrizio ed., 1994, *Il romanzo arturiano di Rustichello da Pisa*, Pisa, Pacini.

Conte, Alberto ed., 2001, *Il novellino*, Roma, Salerno (I Novellieri Italiani, 1).

<sup>35</sup> Allaire (1997).

<sup>36</sup> Le roi Utherpendragon est le père d'Arthur et il est souvent cité dans *Guiron le Courtois*. Un beau portrait du Stradino se trouve dans Del Lungo (1879-1887, t. 1/2, 728-753).

- Gyron le courtois*, [sans date, mais c. 1516], Paris, Jean Petit et Michel Lenoir.
- Gyron le courtois*, 1519, Paris, Michel Lenoir.
- Gli egregi fatti del gran re Meliadus*, 1558-1560, Venezia, Isepo Guiglielmo Vicentino per Federico Torresano d'Asola, 2 vol.
- Heijkant, Marie-José ed., 1998, *Tavola Ritonda*, Milano, Luni (Biblioteca Medievale, 1).
- Huillard-Bréholles, Jean-Louis Alphonse, 1852-1861, *Historia diplomatica Frederici secundi*, Parisiis, H. Plon, 7 vol.
- Limentani, Alberto ed., 1962, *Dal "Roman de Palamedés" ai "Cantari di Febus-el-Forte". Testi francesi e italiani del Due e Trecento*, Bologna, Commissione per i testi di lingua.
- Pickford, Cedric ed., 1977, *Gyron c. 1501* [fac-sim. de l'éd. Verard, ca 1501], London, Scolar Press.
- Tassi, Francesco ed., 1855, *Girone il cortese. Romanzo cavalleresco di Rustico o Rusticiano da Pisa. Volgarizzamento inedito del buon secolo*, Firenze, Società tipografica.
- Trachsler, Richard ed., 2004, *Guiron le Courtois. Une anthologie*, Alessandria, Edizioni dell'Orso (Gli Orsatti. Testi per un altro medioevo, 22).

### *Etudes Critiques*

- Allaire, Gloria, 1997. *Andrea da Barberino and the language of chivalry*, Gainesville, University Press of Florida.
- Del Corno Branca, Daniela, 1996. «I Racconti arturiani del Novellino», *Lettere Italiane*, 48/2, 177-205.
- Del Lungo, Isidoro, 1879-1887. *Dino Compagni e la sua Cronica*, Firenze, Le Monnier, 4 vol.
- Fanfani, Pietro, 1852. «Notizie e saggio di codici Magliabechiani», *L'Etruria. Studi di filologia, di letteratura, di pubblica istruzione e di belle arti*, 2, 145-148.
- Lagomarsini, Claudio, 2012. *Tradizioni a contatto: il "Guiron le courtois" e la "Compilation arthurienne" di Rustichello da Pisa. Studio ed edizione della "Compilation guironiana"*, Thèse de troisième cycle, Université de Sienne, sous la direction de L. Leonardi.
- Lathuillère, Roger, 1966. *Guiron le Courtois. Etude de la tradition manuscrite et analyse critique*, Genève, Droz (Publications romanes et françaises, 86).
- Leonardi, Lino, 2011. «Il testo come ipotesi (critica del manoscritto-base)», *Medioevo Romanzo*, 25/1, 5-34.
- Löseth, Eilert, 1891. *Le roman en prose de Tristan, le roman de Palamède et la compilation de Rusticien de Pise. Analyse critique d'après les manuscrits de Paris*, Paris, E. Bouillon.
- Mazzatinti, Giuseppe, 1898. *Inventario dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*, t. 8, Firenze, Biblioteca nazionale centrale, Forlì, Bordandini.
- Melli, Elio, 1960, «Le fonti del Febus el Forte cantare del sec. XIV», *Filologia romanza*, 7, 129-168.
- Montorsi, Francesco, 2009. «L'autore rinascimentale e i manoscritti medievali. Sulle fonti del *Girone il cortese* di Luigi Alamanni», *Romania*, 127, 190-211.
- Morato, Nicola, 2010. *Il ciclo di "Guiron le Courtois". Strutture e testi nella tradizione manoscritta*, Firenze, Edizioni del Galluzzo (Archivio romanzo, 19).
- Rajna, Pio, 1900. *Le fonti dell'Orlando Furioso*, Firenze, Sansoni.